

Complet

Abonnement : \$1.00 par année.

Le numéro : 3 cents.

# LE MOUVEMENT CATHOLIQUE

REVUE HEBDOMADAIRE

*du mouvement catholique dans le monde entier*

Paraissant le JEUDI

Par livraison de 32 pages grand in-8o.

*Quis ut Deus ?*

---

Vol. III.

5 Janvier 1899.

No. I

---

SOMMAIRE :

I Notre revue.  
II Nos gloires nationales. (Marc-Antoine.)

III Le Besoin de croire. (F. Brunetière.)  
IV Le mouvement catholique ; Canada, Etats-Unis, autres pays.

P. V. AYOTTE, Editeur.

Rédaction et Administration : 171-173, Rue Notre-Dame

TROIS-RIVIERES, Canada.

# Le Mouvement Catholique

---

DOCUMENTS PONTIFICAUX,  
ARTICLES DE FOND SUR LES  
QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES,  
BIOGRAPHIES DES CATHOLIQUES  
ILLUSTRES, (*avec portraits*),  
REVUE DU MOUVEMENT CATHOLIQUE  
DANS LE MONDE ENTIER,  
REPRODUCTIONS, Etc., Etc.

---

Cette revue qui paraîtra régulièrement le JEUDI de chaque semaine par livraison de 32 pages grand in-8 o, formera à la fin de chaque année deux beaux volumes de plus de 800 pages chacun.

Elle traitera de tout ce qui touche à l'action intérieure et extérieure de l'Eglise catholique. Les questions de politique pure n'auront pas de place dans ses colonnes.

Elle devrait être encouragée par tous les catholiques qui tiennent à être au courant des combats soutenus pour leur foi. Ils devraient non seulement s'y abonner, mais encore la propager. Messieurs les curés pourraient prendre quelques abonnements pour leur bibliothèque paroissiale, par exemple.

Le prix d'abonnement est de **\$1.00** par année pour le Canada et pour les Etats-Unis, et de **10 fr.** ou **\$2.00**, pour les pays de l'Union postale.

Pour s'abonner, il suffit de s'adresser à l'éditeur, en ayant soin d'écrire **très lisiblement** ses nom et adresse afin d'éviter toute erreur d'envoi. Les abonnements peuvent être payés, soit par mandat-poste, soit par lettre chargée.

Tous les abonnements partent du 1er JANVIER ou du 1er JUILLET.

Un numéro spécimen sera adressé à toute personne qui en fera la demande à l'Editeur,

**P. V. AYOTTE,**

171-173, RUE NOTRE-DAME,

*Trois-Rivières, Canada.*

*N. B.—Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'adresse ancienne.*

## NOTRE REVUE

---

Le *Mouvement Catholique* entre aujourd'hui dans sa deuxième année d'existence.

Quand nous avons jeté les bases de cette publication, nous n'étions sûrs que d'une chose : la pureté de nos intentions. Nul ne connaissait mieux que nous la pauvreté de notre science et notre peu de ressources pécuniaires pour assurer l'avenir de cette fondation. Nous avons tout de même jeté l'arbre en terre, le mettant sous la protection spéciale de saint Michel et demandant à Dieu de l'arroser de sa bénédiction, s'il lui était agréable. Nous avons connu les difficultés, nous les connaissons encore. Nous ne songeons pas à nous en plaindre ; nous nous en consolons plutôt par la pensée que toute œuvre appelée à faire du bien naît, et souvent demeure, au milieu des difficultés.

Mais si nos moyens matériels étaient manifestement insuffisants, nous étions riches d'un appui moral de la plus haute portée. Nous nous présentions au public avec une approbation épiscopale qui en appelait bientôt d'autres, et nous avons reçu, en différents temps, des encouragements et des éloges tels que nous n'oserions pas les reproduire ici. Ces témoignages nous étaient donnés spontanément par des hommes dont nous admirions moins la haute valeur intellectuelle et morale, la suprême dignité ou la position élevée dans la société, que l'esprit, les tendances, la sûreté de doctrine et ce sens catholique intime qui, dans certaines âmes privilégiées, devient comme une seconde nature. On comprend que, pour qui veut faire le bien, dans l'ordre de choses où notre activité se dépense, c'est là une richesse que rien ne peut égaler ici-bas.

On nous a donné des conseils dont nous avons tâché de faire notre profit. Il y en a un, pourtant, que nous n'avons pu accepter, bien qu'il vint d'hommes que nous savons tout dévoués à notre œuvre : c'est celui de donner à notre revue un caractère plus populaire. D'abord, une revue ne saurait guère être mise à la portée des masses, car elle est censée donner asile à des travaux plus sé-

rieux, plus soignés, plus réfléchis que les écrits qui paraissent dans un journal. En deuxième lieu, de toutes les revues, une revue comme la nôtre, avec le programme que nous nous sommes tracé, est peut-être celle qui se prête le moins au genre adopté par la *Croix* de Paris, vu le caractère des questions à traiter. Enfin, notre revue eût-elle un caractère populaire, elle ne saurait lutter avec avantage contre le journal populaire, le journal illustré, le journal à *reportage* intensif, et elle ne ferait probablement pas ses frais. Ce serait lui donner, en outre, un cachet qui éloignerait d'elle, nous en sommes à peu près sûrs, son personnel actuel de rédacteurs et de collaborateurs, peu préparés, les uns et les autres, à cette transformation.

Nous venons de mentionner nos collaborateurs. Ce sont tous des hommes de bonne volonté, au désintéressement desquels nous rendons ici le plus sincère hommage, des écrivains de talent dont les écrits, on a bien voulu nous le dire, du moins, ont été très goûtés. En ces derniers temps, nos lecteurs ont pu remarquer, au bas de certains articles devant former toute une étude sur le libéralisme, sa genèse, ses moyens et son but, le nom d'un maître en matière de doctrines que la plus haute revue européenne s'honorerait de compter au nombre de ses collaborateurs. Que Dom Benoît nous permette de lui témoigner notre plus entière reconnaissance pour le crédit que sa vaste science, l'autorité de son nom, et surtout sa sûreté de doctrine sont de nature à donner à notre modeste publication,

Nos remerciements les plus sincères sont acquis de même aux personnes de tout rang et de toute classe qui ont fait, au bénéfice de notre revue, un travail de propagande qui a porté ses fruits dans une certaine mesure, mais qui demande d'être continué et complété. Nous formons, nos lecteurs et nous, une grande famille chrétienne dont les membres, unis de cœur et d'esprit, doivent s'aider les uns les autres, le dévouement des uns répondant aux sacrifices des autres. Nous sommes heureux de savoir que c'est ainsi que l'entendent bon nombre de nos lecteurs, dont nous demandons à Dieu de bénir et de récompenser les efforts incessants pour augmenter la famille du *Mouvement Catholique*.

Avons-nous rempli notre programme ? Le champ que nous avons assigné à nos travaux est si vaste que nous ne nous flattons pas de l'avoir parcouru en entier. Mais, à vrai dire, tout notre programme est contenu dans notre revue hebdomadaire du mouvement catholique dans le monde, et, si nous en croyons des voix autorisées, cette chronique a donné pleine satisfaction. Nous avons conscience, quant à nous, de n'avoir rien négligé volontai-

rement pour rendre compte, aussi fidèlement que possible, de tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux intérêts catholiques.

Et maintenant, nous voilà sur le seuil d'une nouvelle année. Durant l'année qui vient d'aller rejoindre ses sœurs aînées, le catholicisme a-t-il reculé ou marché de l'avant ? A-t-il fait des conquêtes ou subi des pertes ? Il est incontestable que, prise dans l'ensemble de ses œuvres, l'Eglise a poursuivi sa glorieuse mission et répondu aux promesses de vie dont elle porte le gage dans la parole éternelle. Nous n'en voulons pour preuve que les travaux de son admirable armée de missionnaires, travaux que nous avons eu l'occasion de résumer, sans en avoir épuisé la liste, tant s'en faut. Elle a cueilli, dans les champs vierges où s'est portée l'activité de ces infatigables ouvriers, une moisson qui la console de la stérilité relative de ses efforts dans les vieilles sociétés travaillées depuis des siècles par l'erreur.

Dans ces sociétés elles-mêmes, l'acharnement avec lequel on s'attaque à l'Eglise et à son action en tout ordre de choses vaut mieux assurément, comme signe de vie, que l'indifférence et le dédain qu'on lui prodiguait autrefois. Saul peut encore devenir Paul. Des esprits supérieurs, devant le désarroi où tout sombre, le sentiment de la sécurité personnelle comme la dignité nationale et jusqu'à toute pudeur patriotique, l'honneur humain comme les vieilles traditions, cherchent à s'orienter et n'y réussissent qu'en se tournant vers cette Sainte Epouse du Christ qu'ils méprisaient hier, ne la connaissant pas ou la connaissant mal. Tel M. Brunetière, qui en est à sa dernière étape dans le mouvement de conversion qui l'amène à la vraie foi. Tel M. François Coppée, à qui la souffrance a été salutaire et *bonne*. Les temps, on le voit, sont bien changés depuis Buloz.

Dans le monde officiel, il est vrai, l'apostasie règne en souveraine et barre le chemin, à peu près partout, au règne social du Christ. Dieu, pour qui le temps n'est qu'un point microscopique, le permet ainsi, comme il permet aux nuées épaisses d'obscurcir le soleil et de faire du jour la nuit. Avant que l'atmosphère redevenue sereine et pure, il faut que du nuage se dégage la foudre et que l'éclair sillonne la nuit. Nous en sommes là dans l'ordre moral, nous en sommes à l'heure des grandes leçons, à l'heure où la justice, ne trouvant plus guère ici-bas de coin où reposer sa tête, après être remontée vers Dieu, est retombée en châtiments sur les peuples prévaricateurs. Pourquoi cet abaissement des nations catholiques ? Pourquoi, par exemple, cette humiliation de l'Espagne par une nation d'indifférents et de matérialistes ?

Parce que l'Espagne, au passé si glorieusement catholique, s'est donné des maîtres imbus du virus libéral. Elle s'est livrée aux sectaires, et les sectaires sont devenus les instruments de sa ruine. Le Canada catholique pourrait avec profit prendre note de ce terrible enseignement.

Dans le tourbillon formé de toutes ces vaines agitations, au milieu de tous les écueils semés sur sa route par la malice diabolique, la barque de Pierre est toujours là pourtant, et ce seul fait d'une destinée que rien d'humain comme rien d'infernal ne peut atteindre, ce fait qui s'impose avec la fulgurante lumière de l'évidence, devrait suffire pour ouvrir les yeux aux plus aveugles. N'a-t-on pas raison de dire que l'incrédulité est le plus grand des miracles ? Oui, la barque est là ; elle était là hier, elle sera là demain et toujours, conduisant l'homme de son principe à sa fin. Cela suffit à notre confiance. Plus les temps sont sombres, plus l'aurore nouvelle est proche. Plus la mer est grosse, plus la barque insubmersible se rapproche du ciel, et de plus près le pilote pourra crier au Christ Sauveur : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !*

Et puis, n'oublions pas que, si violente que soit la tempête et quelque fureur qu'y mettent les éléments coalisés, la mer, sous la main de Dieu, vient mourir calme, domptée, apaisée, sur un grain de sable. Quelque ardentes que soient les prières qui demandent à Dieu le prolongement du glorieux règne de Léon XIII, nous touchons évidemment au terme d'un pontificat, et il est à présumer que l'enfer jouera sa dernière carte dans l'interrègne qui suivra la mort du bien-aimé Pontife. L'année 1899 verra-t-elle se dérouler ces événements gros de conséquences ? Assisterons-nous au commencement, au moins, du cataclysme général d'où sortira un monde renouvelé ? Il n'est donné à aucun esprit humain de le savoir, ou même de le prévoir. Et cette impuissance est bien heureuse, car elle nous laisse l'espérance que le grain de sable est peut-être proche et que la mer y viendra bientôt épuiser son courroux.

En attendant, nous souhaitons que la paix règne dans tous les foyers, que le règne social du Christ s'affermisse et s'étende et que les peuples, retrouvant la voie perdue, retrouvent avec elle le bonheur et en connaissent le prix !

## Nos Gloires Nationales

---

Nos gloires nationales les plus pures, ce sont nos gloires religieuses.

La gloire résulte de la grandeur des actions, de la noblesse des sentiments, et se mesure à l'étendue de l'œuvre accomplie dans l'intérêt public, dans un but d'humanité. A ces éléments se rattachent aussi la pureté des intentions, le désintéressement, l'abnégation et l'oubli de soi, ce qui implique le courage, l'énergie, une volonté ferme, l'esprit de sacrifice et la pratique de la vertu.

La religion et la patrie s'unissent ensemble pour continuer et développer chez les individus ces hautes qualités qui font les citoyens honorables, intègres, dévoués et d'une force d'âme capables de braver les plus grands dangers.

La religion inspire à l'homme la conscience de ses devoirs, lui démontre que la patrie est le lieu de sa demeure terrestre où il doit accomplir les prescriptions de la loi divine avant d'entrer dans la possession de la béatitude éternelle.

C'est ici que la gloire reçoit son plein épanouissement avec ses auréoles les plus brillantes, selon les œuvres plus ou moins méritoires d'un chacun.

D'après le droit naturel, tout homme se doit à son foyer, à sa famille, mais, avant tout, au bien commun, car l'intérêt public prime l'intérêt particulier.

Lorsque le sort de la patrie est en danger, tous doivent apporter à son salut le concours de leurs efforts, de leur courage, de leur sang, le sacrifice de leur vie, au besoin.

Ce principe, conforme à la raison, a reçu la sanction des peuples depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. L'histoire sainte, profane et ecclésiastique de tous les âges nous présente à ce sujet des exemples aussi nombreux qu'instructifs qui sont autant de glorieux monuments destinés à éclairer la postérité sur ses devoirs.

Plus le sacrifice est grand, désintéressé, plus grande est la gloire.

Et, en définitive, les destinées les plus glorieuses sont acquises à ceux qui ont le plus ardemment travaillé à l'œuvre de Dieu, à faire sanctifier son nom, établir son règne et accomplir sa volonté.

C'est ce sentiment, ce sont ces trois paroles de l'oraison dominicale qui ont toujours inspiré les héros et les vrais patriotes.

Guidé par ces sentiments élevés, l'homme comprend ses droits comme ses devoirs et ne marchandant pas son dévouement lorsqu'il s'agit de promouvoir le règne de Dieu, ou les intérêts de la patrie, car travailler pour la patrie, c'est faire la volonté du souverain créateur.

C'est pourquoi nous rencontrons, sur la route des âges, de nombreux actes d'héroïsme et de patriotisme d'une sublimité saisissante. Chaque pays, chaque nation, depuis l'établissement du Christianisme, nous en offre de multiples exemples.

Oui, c'est la religion, c'est l'idée de Dieu qui enfante les véritables héros, les vrais patriotes, les généreux martyrs.

L'existence des sociétés repose sur cette base.

En effet, celui qui désire le règne de Dieu, qui le reconnaît pour sa fin dernière, celui-là ne craint pas, selon la pensée de Louis Veillot, de se soumettre aux lois de l'obéissance, au devoir du dévouement et à l'habitude du sacrifice.

Obéissance, dévouement, sacrifice ! voilà bien certainement les trois mots qui sont comme le résumé de la doctrine évangélique. Obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes ; dévouement envers son prochain et sacrifice de soi-même en vue du bien commun. Car, dit encore Veillot, "les intérêts propres et les affections privées doivent disparaître devant l'intérêt général."

A ces trois éléments viennent se rattacher comme corollaires ces trois autres mots : justice, équité et charité.

En effet, obéir à Dieu est un acte de souveraine justice, se dévouer à ses semblables est équitable et pratiquer la charité, c'est faire des sacrifices.

Tels sont les éléments constitutifs de l'ordre social.

De tout temps et dans tous les pays, les citoyens qui ont travaillé, d'une façon éminente, qui ont consacré leurs talents, leur vie, à la diffusion de ces principes ont mérité une couronne de gloire immortelle.

Pour moi, ces travailleurs sont de véritables héros, car ce sont des bienfaiteurs de l'humanité et tout bienfaiteur est un héros.

S'il est vrai que celui qui réussit à faire pousser deux brins d'herbe à l'endroit où il n'en poussait qu'un seul est un bienfaiteur de l'humanité, à plus forte raison peut-on dire la même chose de ceux qui instruisent les nations, les éclairent au flambeau de la foi catholique et réussissent à faire tomber les préjugés, les superstitions absurdes, les erreurs grossières, pour les

remplacer par les vérités que tout homme doit connaître dans l'intérêt de son âme créée immortelle et à l'image de la Divinité.

Ces nobles travailleurs sont aussi de vrais patriotes, car leurs efforts tendent à établir, sur cette terre de misère, une patrie et une société constituées d'après les principes de l'immuable vérité enseignée par le divin Maître. C'est le règne social du Christ rédempteur qu'ils veulent assurer au milieu des hommes, en polissant les mœurs, en développant chaque jour davantage les progrès de la civilisation.

D'après le concept divin, cette tâche, sublime, souvent ingrate, mais toujours glorieuse, a spécialement été dévolue au prêtre et au soldat. Au prêtre incombe la mission d'instruire les peuples de leurs devoirs et au soldat celle de protéger et de défendre la vie des citoyens comme la société entière contre les injustes agressions.

Il y a 20 ans passés, parlant de "la guerre à l'Eglise avec son cynisme et son ignorance," M. St Prix écrivait :

"Seuls deux hommes veillent, pendant que les sociétés se laissent aller au lourd sommeil de l'ivresse. Ces deux hommes sont le prêtre et le soldat. Lorsque les ténèbres enveloppent la terre, une lampe brûle près de l'autel. Sa faible lueur éclaire à peine les sombres voûtes de l'église ; la flamme, jouet du moindre souffle, menace de s'éteindre, mais Dieu ne le veut pas, car cette lampe servira tôt ou tard à rallumer les flambeaux qui éclaireront le peuple.

Ils le savent bien ceux qui refusent 30 centimes au pauvre curé chargé de veiller sur la lampe.

Ailleurs, au camp, un homme veille aussi ; il est appuyé sur son fusil et prête l'oreille aux bruits lointains. Si les cris qui viennent jusqu'à lui sont des menaces pour la société, si la famille est en péril, si la propriété cesse d'être sacrée, cet homme crie : *Aux armes !*

Alors l'armée se lève et marche.

Ils le savent encore ceux qui pèsent le morceau de pain du soldat et, le trouvant trop lourd, en prennent la moitié."

\* \*

Pour nous, Canadiens-français, si nous étudions nos origines et nos destinées, nous voyons que ces deux mots : religion et patrie ne doivent pas être séparés.

C'est au nom du Christ que Cartier, pénétrant dans le golfe St. Laurent, arbore fièrement la croix sur les falaises de la Gaspésie et remonte le cours du grand fleuve en multipliant les actes de religion. Ici se présente un beau spectacle ; un magnifique panorama se déroule devant les yeux de Cartier et de ses successeurs : un fleuve majestueux, des rivières innombrables, des lacs

immenses, des forêts épaisses à l'ombre desquelles s'abritent des peuplades sauvages, féroces et barbares.

Ces indigènes incultes, ignorants, superstitieux, plongés dans les ténèbres de la barbarie, reculent épouvantés en face des Européens et de la civilisation. Mais ces Européens sont nos pères, ce sont des Français, ce sont des chrétiens, des croyants qui veulent faire régner le Christ sur le nouvel hémisphère livré à l'ancien monde étonné par l'illustre navigateur génois.

C'en est fait. A compter de ce jour, pendant que la plupart des nations civilisées se portent vers l'Amérique avec l'espérance d'y trouver des trésors et des richesses, les Français, eux, se passionnent pour une idée, l'idée religieuse, l'idée intellectuelle, et entreprennent d'y fonder une nouvelle France en y introduisant les lumières de l'Évangile et en procurant à ces barbares les jouissances de la civilisation.

Alors nous avons assisté à un spectacle sublime, sublime par la grandeur et la générosité des dévouements et de l'abnégation. Nous avons vu la fleur de la jeunesse française, l'élite de la société faire le sacrifice volontaire de sa liberté, renoncer aux joies du foyer familial, aux douceurs d'une vie aisée, traverser l'océan pour venir se consacrer à l'éducation et à la conversion des tribus sauvages renommées pour leur férocité.

Alors, des bords de l'Atlantique, sur tout le parcours du St-Laurent et de ses tributaires, jusqu'aux grands lacs Huron et Michigan, l'on vit d'humbles missionnaires, des jésuites, parcourir en tous sens cette immense étendue de pays, annonçant la bonne nouvelle de l'Évangile à ces hordes barbares. A l'exemple de François-Xavier, ils vont, baptisant, prêchant, bénissant ces peuplades farouches et indomptées, faisant l'œuvre de Dieu, recevant pour récompense les souffrances de la faim, de la soif, du froid, les mutilations, la mort et le martyre. Qu'importe, pour ces héros, les dures fatigues et les cruautés dont ils sont l'objet ? Ils vont leur chemin, suivant la voie douloureuse que leur a tracée le "sublime Crucifié" montant au Calvaire. Leur seul désir, leur but unique, c'est de sauver des âmes, c'est d'adoucir les mœurs des féroces peuplades, c'est de fonder sur les bords du St-Laurent une colonie qui devra, plus tard, conserver intact le dépôt sacré de la foi de la vieille France, lorsque les fils de cette dernière failliront à leur devoir comme à leur mission envers l'Église.

Nous les avons vus, ces héroïques missionnaires, braver les intempéries, entreprendre les voyages les plus pénibles, s'élancer au milieu des forêts, à travers les glaces et les neiges, voler au

secours des pauvres indigènes "assis à l'ombre de la mort," gémissant ensevelis dans les ténèbres et la plus profonde obscurité de l'erreur.

Toutes les nations indiennes, Iroquois, Hurons, Abénakis, Algonquins, Agniers, Souriquois, Montagnais, etc., etc., ont reçu leur visite, leurs consolations et entendu leur prédication destinée à ouvrir leurs yeux ébahis à la lumière de la vérité.

Oui, pendant trois quarts de siècle, à compter de 1615, nous les avons vus à l'œuvre, ces nobles et vénérables jésuites, nous les avons vus parcourir toute cette immense étendue de territoire, se transportant de cabane en cabane, de hutte en hutte, de bourgade en bourgade, pour arracher au démon des âmes humaines et les placer au sein de l'immortalité bienheureuse, laissant après eux, comme pour indiquer la voie parcourue, quelque trace de leur sang aux ronces de la route, quelques lambeaux de leur chair et, bien souvent, leurs os décharnés qui devenaient la pâture des fauves et des oiseaux de proie.

Emportés par leur zèle et par leur charité, par pur amour de la gloire de Dieu et des intérêts du prochain, ces braves ne reculèrent devant aucun obstacle ; les dangers, ni les périls ne les effrayèrent, et quand ils succombaient à la tâche, ils tombaient victimes de leur dévouement, comme tombaient les apôtres et les premiers chrétiens sous Néron ou Dioclétien, comme, seuls, les martyrs de la foi catholique savent tomber, enveloppant leur dernier sommeil d'un rayon de gloire immortelle.

Qu'est-il besoin de rappeler ici les tortures, les supplices et les mutilations infligés à nos premiers confesseurs de la foi sur le sol canadien ?

Qu'il me suffise d'évoquer leur souvenir. Ils se nomment Bressiani, Jogues, Brébœuf, Lallemand, Daniel, De la Noue, Masse, Lalande, Garnier, Chabaud, Buteux, Garreau, Ménard, Rasle, tous jésuites. Ajoutons aussi le Père Viel, récollet, mort assassiné au Sault du même nom, dans l'exercice de son saint ministère.

Ces noms sont les plus riches et les plus glorieux des cadres de notre histoire. Ce sont les pionniers de la pensée, ce sont les jalonneurs de la civilisation au milieu des fiers enfants de la forêt. Le mobile qui faisait agir ces dignes fils des Croisés était de fonder une colonie, un établissement de fervents catholiques parmi les tribus sauvages du Canada. Toujours à la poursuite de ce noble projet, ils ne craignent pas de venir fraterniser avec le farouche Iroquois, lui promettant toutes les douceurs d'une vie

chrétienne et civilisée, s'il veut que le guerrier blanc plante sa cabane à côté de la sienne.

Dévouement sublime que Dieu a récompensé au centuple !

Toutes ces nations indiennes n'ayant pas voulu s'éclairer au flambeau de la foi et de la civilisation sont disparues l'une après l'autre, et, maintenant, sur toute l'étendue de ce beau pays où l'on n'entendait naguère que le bruit du tomahawk pendant que l'atmosphère retentissait des cris de mort de ces farouches guerriers, un seul peuple reste debout ! Ce peuple . . . . . c'est le peuple canadien-français.\*

Voilà donc l'héritage que nous ont préparé et transmis nos premiers missionnaires, voilà la patrie qu'ils ont fondée et nous ont léguée au prix de rudes labeurs, au prix de leur sang, de leur vie.

Aimons-la donc, cette patrie, ce coin de terre fécondé par le sang le plus pur qui ait jamais coulé dans les veines des hommes de notre race.

O fondateurs de ma patrie, ô mes nobles ancêtres ! que votre mémoire vive éternellement au cœur de tous les patriotes ! Que le souvenir de vos vertus, de votre dévouement, de vos œuvres immortelles soit à jamais ineffaçable dans l'esprit de tout Canadien-français !

Compatriotes canadiens, ayons la mémoire du cœur et ressouvenons-nous de ces saints et dévoués missionnaires chez qui la noblesse des sentiments, le courage et les travaux apostoliques ont toujours excité l'admiration de ceux qui ont étudié nos fastes historiques. Soyons fiers de notre origine et lisons avec orgueil les témoignages suivants :

Nous ne sommes plus à l'époque, comme dit Chateaubriand, au 4e volume du "Génie du Christianisme," "où l'on ne rougissait pas de préférer aux voyages des Dutertre et des Charlevoix ceux du baron de Lahontan, ignorant et menteur. On rend aujourd'hui une tardive justice aux Jésuites. Mais aussi quels hommes que les Brébeuf, les Lalemand, les Jogues, qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle-France !"

Leur dévouement héroïque et humble tout à la fois a étonné le monde et conquis l'admiration des protestants eux-mêmes. C'est cette admiration méritée qui a inspiré de si belles pages à Bancroft, l'habile historien des colonies anglaises, lorsqu'il s'écrie :

L'histoire des travaux des missionnaires est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française ; pas un cap n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte, sans qu'un jésuite en ait montré le chemin."

Francis Parkman, écrivain protestant de Boston, parlant de l'œuvre des missionnaires du Canada, affirme :

" Toutes les puissances de l'enfer allaient s'opposer à ces hardis envahisseurs qui venaient les attaquer jusqu'au cœur de leur ancien empire : mais loin de s'affaiblir, le zèle de ces hommes de Dieu grandissait avec les obstacles. Ils arrivaient prêts au combat, et disposés à entrer en lutte avec l'enfer tout entier.

" Une vie isolée de toutes relations sociales et éloignée de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire ou sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires. Leurs ennemis peuvent les taxer, s'ils le veulent, de crédulité, de superstition ou d'un aveugle enthousiasme ; la calomnie n'arrivera pas à les convaincre d'hypocrisie et d'ambition. Ils entraient dans la carrière avec la droiture d'âme des martyrs et l'héroïsme des saints.

" On trouvera difficilement dans l'histoire de l'humanité une piété plus ardente, une abnégation de soi-même plus complète, un dévouement plus constant et plus généreux . . . . . Dans tous les récits de cette époque héroïque, on ne rencontre pas une ligne qui permette de soupçonner un seul de ces valeureux soldats d'avoir faibli ou chancelé un moment. Le grand mobile de toutes leurs actions était *la plus grande gloire de Dieu.*"

Avez-vous bien lu ? c'est un protestant qui affirme que l'histoire de l'humanité n'offre peut-être pas un seul exemple d'une piété plus ardente, d'une abnégation plus complète, d'un dévouement plus constant ni plus généreux. Impossible de soupçonner qu'un seul de ces valeureux soldats ait jamais faibli ou chancelé. Tous travaillaient *pour la plus grande gloire de Dieu.*

Ce sont bien là les marques distinctives, les qualités essentielles qui constituent l'âme des vaillants, qui font les héros, les patriotes, les saints, les martyrs.

Je livre ces considérations à l'étude du rédacteur de "La Patrie" de Montréal, le radical Langlois, le panégyriste des révoltés de 1837-38.

MARC-ANTOINE.

## Le Besoin de croire

---

La conférence de M. Brunetière à Besançon a produit dans le monde intellectuel une émotion profonde. Certains libres-penseurs ont éprouvé, paraît-il, une sorte de stupeur en entendant l'un des maîtres de la pensée contemporaine, un esprit indépendant entre tous et qui n'est pas encore chrétien, proclamer de telles vérités. Les catholiques ont acclamé le courage de l'illustre écrivain et demandent au Ciel de lui accorder la grâce de faire ce pas plus décisif, dont il parlait en terminant sa conférence.

On n'a jusqu'ici, au Canada, donné au public que des extraits et des appréciations de cette conférence. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner le texte, qui constitue un document à conserver. Il est tiré de la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1898.

Messieurs, le sujet dont je voudrais vous entretenir ce soir étant aussi délicat que complexe, vous me permettrez, avant tout, de le bien délimiter et de le préciser. Ce n'est en effet ni de l'obligation ni de l'utilité, mais uniquement du besoin de croire que je vais vous parler. L'utilité de croire est évidente, étant ce que nous sommes; et, pour n'en prendre qu'un exemple, demandez-vous ce qu'il adviendrait de l'humanité, si, conformément au précepte cartésien, chacun de nous ne voulait "admettre pour vrai que ce qu'il connaîtrait évidemment être tel?" L'obligation de croire est impérieuse; et aucun de nous—j'aurai chemin faisant, l'occasion de vous le montrer—ne s'y soustrait qu'à son pire détriment. Cependant, toute impérieuse et toute impérative qu'elle soit, nous pouvons nous y dérober, comme nous le faisons malheureusement à tant d'autres obligations; et nous avons aussi toujours le droit ou le pouvoir, pour mieux dire, de négliger de faire ce qui nous serait le plus utile. Mais ce que je voudrais vous montrer, et, dans le temps où nous vivons, ce qu'il me paraît intéressant de bien établir, c'est que l'obligation elle-même ou l'utilité de croire se fondent sur l'existence d'un besoin essentiel de notre nature; que ce besoin de croire, impliqué dans la définition même de l'homme, l'est également dans toute sa conduite et jusque dans les opérations de son intelligence; et c'est enfin que la reconnaissance ou l'aveu de ce besoin de croire est l'une des affirmations les plus positives, des vérités les plus certaines, et des espérances les plus fécondes que le siècle qui va finir puisse léguer au siècle qui va commencer. *Fides est sperandarum substantia rerum*: la croyance est le fondement de l'espérance; et

on ne l'enlèvera pas à l'homme, parce qu'on ne lui enlèvera pas le besoin qu'il en a.

## I

On l'a essayé, vous le savez : et, comme on l'a vainement essayé, cela seul pourrait être une preuve qu'on n'y réussira pas ou du moins une forte présomption. On a essayé d'écrire " l'histoire naturelle de la croyance," et vous entendez bien ce que cela veut dire : on a essayé d'analyser, de décomposer, de résoudre la croyance en éléments plus simples qu'elle-même, en particules ou en atomes, pour ainsi parler, dont la combinaison serait ainsi que de purement accidentel, et dont la dissociation serait ainsi l'anéantissement de l'objet même de la croyance ou de la foi. On a essayé—et toute une école d'anthropologie s'est vouée à cette tâche—d'établir qu'il avait existé, qu'il existerait encore des populations ou des races destituées de toute croyance, des Papous ou des Bassoutos, dont le fétichisme rudimentaire ne s'élèverait pas, comme on l'a dit en propres termes, beaucoup au-dessus de la respectueuse terreur que le chien ressent, non pas même pour son maître, mais pour le fouet ou la canne de son maître. Et il est certain qu'ainsi défini, de cette manière prétendument scientifique, le besoin de croire ne serait pas intérieur à l'homme et inhérent à sa constitution, mais extérieur, acquis, et comme superposé. L'homme n'ayant pas toujours cru, il ne serait donc pas destiné à croire toujours ; et on ne pourrait pas dire, on ne dirait pas non plus que le besoin de croire est " factice ", puisque enfin, dans l'hypothèse, il serait l'œuvre du temps et des circonstances ; mais on pourrait soutenir qu'il n'est pas " naturel ". c'est-à-dire indestructible ou indéracinable, et de là, cette conclusion, qu'après la croyance, l'incroyance aurait un jour son tour. C'est dans le même esprit qu'on a poussé le paradoxe, et j'ose dire la logomachie, jusqu'à parler de " religions athées ", ce qui est presque aussi contradictoire que de parler de " religion naturelle ". En fait, une religion naturelle n'est pas une religion, mais une philosophie ; et il n'y a pas de religions athées. Il y a seulement des athées que les géographes ou les statisticiens, sans y regarder de plus près, inscrivent au compte du bouddhisme ou du confucianisme ; et, en fait, les besoins religieux n'ont jamais trouvé de satisfaction que dans les religions positives.

Je ne m'attarderai donc pas à discuter les assertions des anthropologistes, et je ne rechercherai pas après eux, dans les récits des voyageurs, ce qu'on y trouve de renseignements sur l'état religieux des races indigènes de l'Afrique centrale ou de l'Océanie. Cela nous entraînerait trop loin, et peut-être, après tout, ne nous apprendrait pas grand'chose, s'il nous serait toujours facile de contester la valeur du témoignage, et, presque toujours, je ne veux pas dire la véracité, ni l'intelligence, mais les aptitudes, et par conséquent l'autorité de l'observateur. Et puis, en aucun ordre de choses, il n'y a de preuve plus faible que celle du consentement universel, parce qu'il n'y en a pas celle du soit plus facile d'ébranler le fondement même.

Je ne m'attarderai pas davantage à un autre ordre de preuves

ou de présomptions, qui peuvent bien avoir quelque valeur, sous de certaines conditions rigoureusement définies, mais dont je crains que l'on n'ait étrangement abusé depuis quelques années ; et je ne demanderai pas la démonstration de la réalité du besoin de croire à ceux qu'on a nommés, d'un nom que je trouve très heureux, " les décadents du christianisme ". Vous les connaissez, ces poètes et ces romanciers, ces auteurs dramatiques aussi, qui ne semblent avoir cherché dans la religion qu'un " frisson nouveau ", c'est-à-dire, en bon français, des sensations nouvelles et des jouissances inédites. J'ai entendu parler, en ma jeunesse, du catholicisme de Baudelaire, et peu s'en faut que, de nos jours, on n'ait transformé en une espèce de saint le bizarre personnage qui s'appelait lui-même " le pauvre Lelian ". Le catholicisme du premier ne consistait que dans l'odieux mélange qu'il faisait des termes de la mysticité avec les peintures du vice ou de la débauche, mais les repentirs du second ne lui servaient qu'à trouver dans la rechute une volupté plus âpre et plus perverse. Et en vérité, si le besoin de croire ne s'établissait que par de semblables exemples, c'est d'un tout autre nom qu'il nous faudrait le qualifier. Car la raison n'est pas la raison de la croyance, et même, nous le verrons, c'est plutôt la croyance qui serait la raison de la raison ; mais il ne saurait cependant y avoir de croyance digne de ce nom que dans un être raisonnable ; et la foi ne peut pas être une forme de la sensualité. C'est ce que l'on oublie trop quand on parle des " décadents du christianisme " ; et puisque je rencontrais cette équivoque en mon chemin, je ne pouvais pas négliger de la dissiper.

Mais où je trouve la preuve du besoin de croire, c'est dans un autre phénomène, d'une bien autre importance, et dont on peut dire sans exagération que, dans le siècle où nous sommes, il est devenu le caractère essentiel de l'incrédulité ; et ce phénomène, le voici. Quiconque en notre temps a secoué l'autorité de la croyance légitime, ce n'est pas un incroyant que nous l'avons vu devenir — et bien moins encore un libre penseur, un penseur libre et indépendant, — mais c'est un anticroyant, pour ne pas dire un fanatique ; et pas une doctrine en nos jours n'a momentanément triomphé de la religion qu'en se donnant à elle-même l'apparence d'une religion. Les exemples en seraient innombrables ; car de quoi et de qui ce siècle finissant ne s'est-il pas fait une idole ? Il s'en est fait une de la science, et il s'en est fait une du progrès ; on l'a vu se faire une religion de l'art, et on l'a vu s'en faire une de la démocratie. Rappelez-vous les vers sonores, magnifiques, et quelque peu inintelligibles d'Hugo :

Oui, c'est un prêtre que Socrate,  
 Oui, c'est un prêtre que Caton ;  
 Quand Juvénal fuit Rome ingrate,  
 Nul sceptre ne vaut son bâton.  
 Ce sont des prêtres, les Tyrtées,  
 Les Solons aux lois respectées,  
 Les Platons et les Raphaels !  
 Fronts d'inspirés, d'esprits, d'arbitres,  
 Plus resplendissants que les mitres  
 Dans l'aurole des Noëls !

Maintenant, depuis quelques années, nous avons inventé la " religion de la souffrance humaine ", et celle de la " solidarité ". Oui, nos hommes d'Etat, tout récemment, après bien de la peine, ont découvert que nous ne formions tous ensemble qu'une seule famille ; et, depuis qu'ils l'ont découvert, c'est depuis ce temps-là que nous échangeons entre nous plus d'injures et de coups que nous n'avions jamais fait. . . . *Rara concordia fratrum !*

Et ne me dites pas qu'on ne parle ainsi que par métaphore ; ou bien je répondrai alors : comme le besoin crée son organe, ainsi ces métaphores ont créé leur objet. Mais il n'y a pas ici de métaphores ; et en réalité, pour agir sur les esprits, et surtout sur les volontés, on a compris qu'il fallait imiter l'allure de la religion : on a compris que, pour pouvoir quelque chose contre elle, il fallait d'abord essayer de lui ravir ses propres moyens d'action ; et justement c'est là ce qu'il y a d'intéressant. L'application est fautive, et l'imitation n'est qu'une caricature ou une parodie ! Soit ! Mais quelques bonnes âmes n'ont pas laissé pourtant de s'y prendre, et, la satisfaction qu'on leur avait enlevée, leur besoin de croire l'a consciencieusement, naïvement cherchée dans ces religions nouvelles. Vous n'en trouverez nulle part de témoignage plus éclatant ni plus significatif que dans ce que je suis bien obligé d'appeler, faute d'un mot qui convienne mieux, la religion de la Révolution.

Je ne suis pas du tout l'ennemi de la Révolution, et au contraire, si l'on n'avait pas la prétention tyrannique de m'en imposer l'admiration . . . globale, je me rangerais volontiers au nombre de ses défenseurs. La Révolution nous a fait beaucoup de bien et beaucoup de mal ; ou plutôt, elle nous a fait à nous, beaucoup de mal, et beaucoup de bien aux autres, beaucoup de bien au monde, et beaucoup de mal à la France. Si nous étions, nous, Français, trop près du centre de son action, ses bienfaits n'ont pas laissé de se faire sentir à la circonférence, et nous en avons profité les derniers. Mais, ce n'est pas aujourd'hui mon sujet d'en dire davantage, et tout ce qui m'importe ce soir, c'est d'attirer votre attention sur ce point que Tocqueville a si bien mis en lumière quand il a dit de la Révolution : " qu'elle était devenue elle-même une sorte de religion nouvelle, religion imparfaite, il est vrai, sans Dieu, sans culte et sans autre vie, mais qui néanmoins, comme l'islamisme, a inondé toute la terre de ses soldats, de ses apôtres et de ses martyrs ". Sans Dieu, dit-il, et sans culte, et sans autre vie ? Oui, mais non pas sans rites ni cérémonies, et surtout non pas sans idoles. Car enfin, est-ce qu'encore aujourd'hui, la confiance qu'ils refusent aux enseignements de l'Eglise ou aux promesses de l'Evangile, quantité de très bons Français ne la mettent pas, sans hésitation ni réserves, dans la *Déclaration des droits de l'homme*, et dans les principes de 1789 ? Est-ce que, de l'assaut et de la prise de la Bastille, les historiens classiques de la Révolution—Thiers et Mignet, Louis Blanc, Michelet, Quinet,—n'ont pas fait le symbole même de la naissance de la liberté ?

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,  
Qui jadis lorsqu'elle apparut  
Avec son air hardi, ses allures de fille . . .

vous connaissez le reste, et je me dispense de le citer. Est-ce que nous n'avons pas élevé des monuments, ou plutôt consacré des autels, celui-ci à Mirabeau, celui-là aux Girondins, un troisième à Danton, un quatrième aux Terroristes, d'autres encore à Napoléon ? Est-ce qu'aux moindres paroles qui sont tombées de ces lèvres,—et à tant de discours qui sueraient la médiocrité, si ce n'étaient les occasions tragiques où les Robespierre et les Saint-Just les ont prononcées,—nous n'avons pas attaché des significations profondes, allégoriques et mystiques, non-seulement nous, mais les étrangers ? Est-ce que ce n'est pas de la piété que professent pour eux leurs sectateurs ? Est-ce que nous ne croyons pas qu'ils ont été plus grands que nature ? Est-ce que nous ne célébrons pas en eux, je répète le mot de Tocqueville, les apôtres d'une loi nouvelle ? et enfin, pour achever la ressemblance, quand un grand écrivain, qui pensait librement, a écrit ses *Origines de la France contemporaine*, vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, et de quoi, on lui en avait tant voulu ? C'est d'avoir, si je puis ainsi dire, essayé de faire descendre les idoles de leur piédestal ; c'est d'avoir prétendu réduire ces " géants " à des proportions quelquefois ridiculement humaines ; c'est d'avoir, en deux mots, travaillé à rabattre sur le plan de toutes les autres histoires une histoire que beaucoup de ses contemporains persistaient à se représenter comme extraordinaire, surnaturelle, et miraculeuse.

Taine avait-il d'ailleurs complètement raison ? et n'y a-t-il rien que d'humain dans la Révolution ? je veux dire : une autre action que celle de l'homme ne s'y fait-elle pas sentir ? C'est une autre question, qu'encore une fois je n'examine point. Je me contenterai de dire en passant que, si je l'examinais, je suppose que je la résoudreis comme J. de Maistre. Mais, assurément, le droit que j'ai, c'est de voir dans cette " religion de la Révolution " une manifestation ou une forme du besoin de croire. On avait voulu arracher ses croyances à tout un grand peuple, et on se flattait d'y avoir réussi, mais, à vrai dire, on n'avait abouti qu'à les déplacer. Le besoin de croire, détourné de son objet naturel, s'était reformé autour de l'idée révolutionnaire ; et le sens même du mystère s'était réintégré dans une doctrine dont le premier article était la négation du mystère. N'y a-t-il pas là quelque chose d'assez singulier ?

Car, observez, je vous prie, que tout ce que je viens de dire de la " religion de la Révolution ", j'aurais pu, je pourrais aussi bien le dire de la " religion du progrès ", ou de la " religion de l'humanité ". L'une après l'autre, ou en même temps, toutes ces négations initiales se sont terminées à des affirmations, et ces affirmations à un *anti-Credo*. *Fides est argumentum rerum non apparentium* ! Sous la roue qui le broie, l'homme contemporain continue de croire au progrès. Et ne vous avisez pas de lui en montrer la contre-partie, l'illusion, peut-être, et en tout cas la précarité ! Il y " croit ", vous dis-je, absolument, aveuglément ; et il y croit d'autant plus qu'il croit à moins d'autres choses, en vérité, comme s'il entraînait nécessairement une quantité déterminée de croyances dans la composition même de l'esprit humain et qu'il fallût d'une manière ou d'une autre qu'elle se retrouvât.

toujours. On ne se débarrasse pas du besoin de croire. Il est ancré dans le cœur de l'homme. La négation ne le détruit pas, elle ne réussit qu'à le dénaturer. On en peut bien quelque temps interrompre le cours, on ne saurait en dessécher la source. Si vous ne croyez pas à la parole de Dieu, vous croirez à celle de l'homme ; si vous ne croyez pas au surnaturel, vous croirez au merveilleux ; et si vous ne croyez pas à l'esprit, vous croirez à la matière—que d'ailleurs vous ne connaissez pas davantage ;—et aux esprits par-dessus le marché.

Comment donc cela se fait-il ? à quoi répond ce besoin de croire et comment tant d'attaques, si violentes et si passionnées, n'en ont-elles pas eu raison ? A diverses reprises, dans l'histoire du monde, on s'est vainement efforcé de le décourager, et si je l'osais dire, plus familièrement, de le dégoûter de lui-même. Anéantir, ou à tout le moins discréditer, non pas même la foi, mais toute espèce de croyance ; en démontrer l'incompatibilité avec la science et conséquemment avec le progrès ; faire honte, à ceux qui croyaient, de la pauvreté de leur esprit ou de l'abjection de leur esclavage, tel a été depuis deux cents ans l'objet de toute une philosophie. Et deux cents ans, je le sais bien, c'est peu de chose dans l'histoire de l'humanité, mais nous ne pouvons pas raisonner sur l'avenir, en dehors de toute expérience ; et, puisque, dans les limites de l'expérience, on n'a pas encore triomphé du besoin de croire, nous avons sans doute le droit d'en chercher l'explication dans l'essence même de la nature humaine. J'ose dire, pour ma part, que, si l'on n'a pas jusqu'ici triomphé du besoin de croire, et si nous pensons qu'on n'en triomphera pas, c'est qu'il est le fondement ou, si vous l'aimez mieux, la condition de toute morale, de toute science et de toute action.

## II

De toute action, d'abord, et en effet, comment agissons-nous, si nous ne croyons pas ? Qui donc a dit que le doute était un mol oreiller pour les têtes bien faites ; et, à la vérité, je doute que le doute soit ce mol oreiller, même pour des têtes bien faites. Pascal et Bossuet, dans un camp, ont eu la tête assez bien faite, et Diderot ou Voltaire dans l'autre, que vous ne prenez pas, j'imagine, pour des sceptiques ni même pour des douteurs. Vous ne prendrez pas non plus pour tels, en nos jours, un Renan, par exemple, ou un Taine. Ils n'ont pas eu les mêmes croyances, mais ils ont tous eu de fortes croyances, ils en ont tous eu d'obstinées et d'irréductibles. En tout cas, le doute énerve les caractères, et tôt ou tard mais inmanquablement, si l'on s'y abandonne, il finit par dissoudre les volontés. Quelque effort que l'on fasse contre lui, si le besoin de croire reparait donc toujours, c'est que nous ne saurions agir ni, par suite, vivre sans lui. Il n'est pas seulement la condition de toute action, il en est vraiment le principe et le ressort. A l'origine de toutes les grandes actions, c'est la foi, c'est une croyance que vous y trouverez. Je dis bien : une croyance ou la foi, c'est-à-dire quelque chose que l'on ne sait pas, mais dont on n'est pas pour cela moins sûr, dont on se sent même presque plus assuré, puisque enfin nous connaissons bien quelques

martyrs de la science—et je n'ai garde ici d'en vouloir diminuer le mérite ou la gloire,—mais combien n'y en a-t-il pas eu davantage de leur croyance ou de leur foi ?

Il est surtout une question de l'action, dont on ne voit pas comment elle serait efficace ou seulement possible, si la croyance n'en était la substance ou le corps ; je veux parler de l'action commune, celle qui exige de nous la subordination et, au besoin le sacrifice de nous-mêmes à quelque chose qui nous dépasse. Prenez-en pour exemple le tout ce qui s'enveloppe de tel dans le sentiment ou dans l'idée de patrie. " Je doute, a dit un grand écrivain, qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie." Il a raison, et de très grands peuples, comme les Romains, n'ont pas dérivé d'une autre source tous leurs talents et toutes leurs vertus. Mais n'a-t-il pas aussi raison quand il ajoute : " Si d'ailleurs on nous demandait quelles sont les fortes attaches par qui nous sommes enchaînés au lieu natal, nous aurions de la peine à répondre ? " Oui, nous aurions de la peine à répondre, et ce n'est pas la science qui nous procurerait le moyen ! Mais nous n'en sommes pas moins assurés pour cela que d'aimer la patrie, c'est un de nos premiers devoirs. Disons-le même tout naïvement parce qu'il est irraisonné, ou, si vous l'aimez mieux, et plus exactement peut-être, parce qu'il n'est point " raisonneur ", c'est tout justement pour cela que l'amour de la patrie est le vrai lien des nations. Nos intérêts nous désunissent et nos passions nous divisent ; les combinaisons de la politique n'aboutissent qu'à des expressions géographiques ; l'âme obscure des races ne suffit point à faire un peuple, ni le despotisme des institutions, ni la communauté de langue ; mais la communauté des croyances est seule capable de ce miracle ; et ainsi, non seulement ce qu'il y a de plus précieux, mais ce qu'il y a de plus sacré pour l'homme se fonde sur ce qu'il y a de plus obscur en lui. Connaissez-vous de plus bel exemple du " besoin de croire " ? On a peut-être détruit trop de préjugés, disait ce philosophe. Et moi, Messieurs, je dirai : " Ne confondons pas du moins les préjugés avec les croyances ; ne pensons pas que l'obscurité soit marque ou preuve d'erreur ; et persuadons-nous au contraire que, si le besoin de croire est la loi de l'action féconde, cela suffit, et nous pouvons être assurés qu'il est donc une loi de l'homme."

Et les fondateurs ou les organisateurs de ces nouvelles religions dont je vous parlais l'ont bien su ! et, plus ou moins consciemment, parce qu'ils l'ont su, c'est pour cela que, de la " Révolution " ou du " Progrès ", leur politique a essayé de faire des religions. Quand ils se sont sentis sûrs des principes qu'ils avaient posés, et quand ils ont voulu passer de la théorie à l'application, ils ont essayé d'imprimer à ces principes les caractères qui sont ceux de la croyance. C'est ce que font en ce moment même, et parmi nous, sous nos yeux, les apôtres du socialisme. Eux aussi, de l'état d'un système d'idées, ils s'efforcent de faire passer leurs doctrines à l'état de croyances, et du même coup, remarquez-le bien, de l'état statique à l'état dynamique, du domaine de la théorie dans le champ de l'action. En ce sens, et comme on a pu dire que la question sociale était une question morale, on pour-

rait dire que la question sociale est une question religieuse. Ce ne sont point des solutions déterminées que les socialistes nous proposent, et même on les voit refuser de formuler un programme. C'est qu'à vrai dire, ils n'en ont pas, et ils n'ont pas besoin d'en avoir ! mais ce sont de nouveaux mobiles d'impulsion qu'ils essayent de substituer aux anciens, ce sont de nouvelles croyances qu'ils essayent de susciter dans les âmes ou, en d'autres termes encore et parce qu'il est le principe de l'action, c'est au besoin de croire qu'ils s'adressent, et c'est de lui dont ils voudraient à tout prix s'emparer.

F. BRUNETIERE.

(A suivre)

---



---

## Le mouvement catholique

---

### AU CANADA

---

Les RR. PP. Dominicains construiront sous peu, à Ottawa, un grand collège. Ils viennent d'acheter une propriété sur l'avenue Lorne dans ce but.

Une lettre reçue de France, il y a quelque temps, annonce que Mgr Pascal, O. M. I., vicaire apostolique de la Saskatchewan, doit s'embarquer ces jours-ci pour revenir en Canada.

Sa Grandeur Mgr. Bruchési vient d'opérer certaines réformes importantes dans l'administration de son diocèse. Réforme quant à la caisse ecclésiastique. Voici comment un confrère de Montréal l'expose :

Il n'y aura plus de versement annuel de 3 p. c. En retour, l'archevêque de Montréal, qui connaît parfaitement les besoins du clergé dont il est le premier pasteur, fera appel à ce dernier quand le besoin s'en fera sentir, pour secourir les prêtres malades restés sans ressources pécuniaires. Par exemple, quelques années exigeant une somme plus élevée par suite du plus grand nombre de maladies chez les prêtres, Sa Grandeur augmentera en proportion les rétributions. D'autre part, dans les cas où le nombre de malades sera inférieur, cette rétribution subira une baisse en conséquence.

La caisse ecclésiastique a un capital de \$25,000, dont le revenu suffira amplement, croit-on, à payer les sommes nécessaires aux prêtres malades.

Mais la conséquence la plus remarquable de cette importante réforme, c'est que Sa Grandeur n'aidera aux malades qu'en proportion de leur fortune. Un prêtre pauvre recevra la somme d'argent nécessaire, tandis qu'un de ses confrères qui aura fait des économies ne recevra rien.

Réforme quant aux ventes de charité (bazars), qui sont supprimées. Nous détachons d'une circulaire de Mgr. de Montréal à son clergé ce qui a trait à cette suppression :

Après mûre réflexion, j'ai cru devoir prendre une mesure qui paraîtra peut-être sévère, mais qui me semble nécessaire pour le moment.

J'interdis, jusqu'à nouvel ordre, dans le diocèse, tous les bazars pour quelque raison que ce soit. Je ne crois pas devoir donner ici les motifs qui m'ont amené à prendre cette décision, mais ils sont graves et nombreux. Je fais cependant exception pour les bazars déjà autorisés et dont la préparation est commencée. Seulement, dans ces quelques cas, on devra me demander de nouveau la permission par écrit, en indiquant la date, la durée et le but des bazars en question.

Aux banquets de charité, je permets l'usage des vins légers seulement. Pour les banquets aussi, on devra me demander une permission par écrit.

On dira peut-être que par ces défenses, je prive plusieurs de nos institutions charitables d'un secours précieux. J'y ai pensé avant de les porter, et j'ai cependant la confiance que Dieu les bénira. La charité est ingénieuse. Elle trouvera bien le moyen de s'exercer d'une autre manière. Elle n'en sera que plus chrétienne, plus désintéressée, plus naturelle. On donnera aussi généreusement qu'autrefois; mais on donnera pour le pauvre lui-même, pour soutenir nos asiles et nos hôpitaux, pour faire prospérer les œuvres paroissiales, sans songer aux avantages ou aux jouissances qu'on pourra retirer soi-même des aumônes.

Le R. P. William H. Judge, S. J. missionnaire au Klondike, adressait, le 13 octobre dernier, à un parent, à New-York, une lettre où nous cueillons les renseignements qui suivent :

"J'ai été très occupé tout l'été. Ce n'était pas mince besogne que de voir à la construction de la nouvelle église destinée à remplacer l'église incendiée, aux agrandissements faits à l'hôpital, au soin de faire provision pour l'hiver prochain, et les nombreux malades que nous avons à l'hôpital depuis deux mois m'ont tenu aussi occupé que possible jour et nuit. Nous avons actuellement 135 malades, la plupart atteints des fièvres typhoïdes, qui ont sévi ici cet été, mais les médecins s'accordent à dire que nous réussissons extraordinairement à traiter ces cas à l'hôpital.

"Notre église neuve est très belle pour une région comme celle-ci et elle ferait honneur à une ville beaucoup plus ancienne. Elle a coûté \$25,000 et elle est le don d'Alexander McDonald. Elle a été bénie le 21 août et je l'ai alors remise aux RR. PP. Oblats,

qui ont aujourd'hui charge de la paroisse. J'espère livrer l'hôpital aux Sœurs au printemps et m'en retourner.

“ Nous avons 500 à 600 personnes à la messe tous les dimanches. Cela vous donnera une idée de la ville.... ”

Un journal de Montréal publiait, la semaine dernière, une dépêche portant que M. Belcourt, député d'Ottawa aux Communes du Canada, était parti le lendemain de Noël pour Rome, chargé par le gouvernement Laurier d'une mission diplomatique auprès du Vatican. Il s'agit toujours du conflit scolaire au Manitoba.

Aux termes de cette dépêche, M. Laurier, dès son retour de Washington, aurait mandé l'honorable M. Fitzpatrick et l'aurait prié de se charger de cette mission. M. Fitzpatrick aurait décliné l'offre. Nous le croyons sans peine. Il en a assez, paraît-il, des engagements que, dans une première mission, il aurait pris à Rome au nom du cabinet et dont Rome attendrait encore l'exécution, ce qui rendrait très difficile la position du ministre. Sur le refus de M. Fitzpatrick, on aurait fait appel à M. Belcourt qui, lui, aurait accepté et serait parti sans retard.

Ces renseignements, auxquels on n'a opposé aucun démenti autorisé, que nous sachions, sont de nature à confirmer singulièrement une rumeur qui est parvenue jusqu'à nous et d'après laquelle une lettre partie de la secrétairerie pontificale à l'adresse de M. Laurier aurait fait prendre immédiatement à celui-ci le chemin de Winnipeg. On supposait que la lettre contenait une espèce de mise en demeure.

Quoiqu'il en soit de tout cela, il est clair que la question n'est pas réglée, quelque persistance que mette la presse libérale à faire croire à l'existence d'un règlement satisfaisant.

## AUX ETATS-UNIS

On annonce le prochain départ des RR. PP. Jésuites de la paroisse St-Joseph de Providence. Les Révérends Pères abandonneraient sous peu leur cure de la paroisse, ayant été rappelés par leur général à Rome. Depuis vingt-deux ans, les Jésuites desservaient cette paroisse et s'y étaient créé beaucoup de sympathies. Un grand nombre de paroissiens ont décidé d'intercéder auprès de Mgr Harkins, pour qu'il prie le général des Jésuites de laisser les Pères continuer la direction de la paroisse St-Joseph.

Le général W. A. Olmstead, de New-York, converti depuis quelques années au catholicisme, a été ordonné prêtre à Notre-Dame, Ind. Il a célébré sa première messe le matin de Noël. Le général Olmstead s'était distingué comme officier durant la guerre civile. Le nouveau prêtre a fait ses études théologiques sous la direction des Pères de Ste-Croix, à l'Université de Notre-Dame.

On annonce que le cardinal Satolli viendra prochainement aux Etats-Unis. On croit qu'il y sera au moins consulté sur les dispositions nécessitées par l'acquisition de Cuba, de Porto Rico et des Philippines par les Etats-Unis.

Il y a un dissentiment grave entre les Frères des Ecoles Chrétiennes aux Etats-Unis et le Supérieur général de l'Ordre en France. Celui-ci ne veut pas que ceux-là se chargent de l'enseignement classique, ce qui est contraire à la règle posée par les fondateurs de l'Ordre. Voici comment la question est posée par l'archevêque de St. Louis :

“ La question n'est pas de savoir si l'enseignement classique sera banni du cours d'études dans les collèges, dit-il, mais si cet enseignement pourra être donné par les membres de l'Ordre. La question a été discutée à la dernière conférence des archevêques à Baltimore. Je me suis opposé à l'attitude prise par le Supérieur, pour la raison que la règle a été faite il y a un siècle par les fondateurs de l'Ordre et que les choses ont changé du tout au tout depuis lors. Tous les archevêques ont appuyé ma manière de voir, et un mémoire a été rédigé et adressé au Pape pour expliquer la situation et lui demander d'entendre les Frères des Ecoles Chrétiennes aux Etats-Unis. Le Pape est aujourd'hui saisi de la question, qui sera réglée par la Propagande. De quelque manière qu'elle soit résolue, il n'est pas probable qu'il y ait séparation entre les maisons américaines et la maison-mère.”

## AUTRES PAYS

ITALIE.—Le télégraphe nous apprend qu'à l'occasion du Jour de l'An, le roi Humbert a ordonné la remise des peines encourues par un grand nombre de personnes à l'occasion des émeutes de Milan.

Nous espérons que Don Albertario, l'illustre directeur de *l'Osservatore Cattolico*, est au nombre des prisonniers relâchés.

—Le télégraphe mentionne encore, à la suite des journaux européens, la découverte par le R. P. Cozza-Luzzi, bénédictin, vice-bibliothécaire du Vatican, du manuscrit de l'œuvre composée par Galilée sur " le flux et le reflux de la mer ", à l'appui de sa démonstration du mouvement de la terre. Ce manuscrit est daté " du jardin des Médicis, 8 janvier 1616." Ce jardin des Médicis est la fameuse prison dont les prétendues horreurs ont fourni aux écrivains libres-penseurs le thème de tant de tirades grandiloquentes.

—La *Civiltà Cattolica*, la grande revue catholique publiée à Rome par les Jésuites et qui passe pour recevoir assez souvent du Vatican ses inspirations politiques et religieuses, a récemment publié un article pour dénoncer la situation intolérable faite au Souverain Pontife, en ce qui concerne la presse.—au mépris de la Loi des Garanties. Le gouvernement italien laisse la presse libérale insulter le Souverain Pontife, le présenter aux foules sous les traits d'un ennemi de l'Italie, etc., et ne retrouve d'énergie que pour nuire aux journaux catholiques.

—On annonce que le gouvernement italien, allant toujours de l'avant dans la voie de la persécution, se propose d'en venir à révoquer l'*exequatur* accordé aux membres du clergé.

Voici d'abord, empruntée à un correspondant italien de la *Croix*, la définition de l'*exequatur* :

Quand un prélat, un chanoine, un curé sont nommés, les bulles d'institution sont soumises au gouvernement pour recevoir l'*exequatur*. Par cette formule, le gouvernement, reconnaissant l'authenticité et la légitimité de l'acte ecclésiastique, lui donne l'exécution quant au temporel ; c'est-à-dire fait jouir la personne qui en est l'objet des avantages matériels et financiers attachés au titre qu'elle a reçu.

Il est clair que l'acte du gouvernement se calque, se moule en quelque sorte sur celui de l'autorité ecclésiastique dont il est le complément. Si la charge est perpétuelle, perpétuel sera l'*exequatur*. C'est tellement logique qu'on ne pourrait concevoir autre chose.

Et l'on voit où le gouvernement veut en venir. Il s'agirait ni plus ni moins que de prendre le clergé par la famine et de le menacer de la mort par la faim.

Notre conviction est que l'on en viendra là. Le gouvernement italien est sur une pente glissante. Il faut qu'il avance, qu'il avance jusqu'au bord du précipice où il fera la culbute.

La culbute pourrait bien être évitée par un retour aux vrais principes chrétiens. Mais ce retour est moralement impossible

Il faudrait restituer.

—L'*Univers* publie une très intéressante lettre qui donne de nombreux détails sur Don Albertario et la vie qu'il mène au pénitencier de Finalborgo. Nous y voyons que notre illustre confrère a employé ses loisirs forcés à la composition de quelques o. vrages, qu'il célèbre chaque jour la messe, que, grâce au régime de la prison, " de si fort et solide qu'il était, il est devenu tout courbé à force de rhumatismes et marche comme un rachitique."

Le général Pelloux lui-même aurait, paraît-il, virtuellement reconnu le mal fondé de la sentence qui frappe Don Albertario.

—Le nouvel oratorio de M. l'abbé Pérosi, la *Résurrection du Christ*, a été exécuté à Rome à diverses reprises et toujours avec le plus vif succès.

FRANCE.—Tous les hommes d'Etat à vues larges finiront par proclamer que c'est pour les gouvernants de la France une nécessité, imposée par quatorze siècles d'histoire et par la constitution même de ce pays, d'orienter dans le sens des intérêts catholiques le cours de la politique française. La France est, par essence, une nation catholique et, pour être réellement grande, elle doit faire une politique catholique. M. le sénateur de Marcère vient de le redire après M. Brunetière et tant d'autres, dans une entrevue publiée par la *Liberté*, de Paris :

C'est le côté très grave de la question ; je ne veux pas discuter le catholicisme au point de vue théologique : c'est une affaire de conscience individuelle. Mais je dis que la France a cette particularité, cette spécialité si vous aimez mieux, d'être une nation catholique. Et cela est si vrai que, si la France est quelque chose en Orient, elle le doit précisément et uniquement à cette situation, au point qu'on y a toujours confondu les Français,—les Francs, comme on dit en Asie-Mineure, et les catholiques ; France et catholicisme sont deux choses qui se tiennent. On reconnaîtra bien que c'est une grande force pour un pays que d'avoir cette importance et d'occuper cette situation.

—Le procès de canonisation de Jeanne d'Arc intéresse passionnément tous les cœurs français. On nous saura gré de reproduire les passages suivants d'un article de la *Croix* qui dit où ce procès en est rendu et par quelles phases encore il doit passer :

La cause de la vénérable Jeanne d'Arc fait de rapides progrès, grâce à la bienveillance spéciale que lui témoigne le Souverain Pontife et au zèle que déploie Mgr. Touchet.

Cette cause si belle, si patriotique, en est arrivée à ce que l'on appelle le procès pour l'héroïcité des vertus théologiques et cardinales. Les procès faits à Orléans et à Saint-Dié ont été reconnus valides par la Sacrée Congrégation, et on les examine

maintenant pour constater s'ils contiennent bien les preuves apodictiques de l'héroïcité des vertus de la vénérable.

Mgr. Touchet a demandé (1) à joindre les actes du procès de revision faits par Calixte III et qui réhabilitaient pleinement la vierge de Vaucouleurs. Cette adjonction est importante pour la cause, parce qu'elle casse et annule la sentence ecclésiastique prononcée par le tribunal de Rouen, condamnant Jeanne d'Arc comme hérétique, visionnaire et relapse.

L'avocat de la cause, M. Giovanni Minetti, va dépouiller le procès et en faire un résumé, si toutefois on peut donner ce nom au travail de 1000 pages et plus d'impression qui le contiendra. Après un exposé historique, il donne un *Sommaire*. Celui-ci reproduit intégralement les documents les plus importants et qui sont la justification, les pièces à l'appui du sommaire.

Son travail imprimé sera communiqué au Promoteur de la foi qui, cherchant les points faibles de l'argumentation, s'il y en a, se servant des données de l'histoire, s'efforcera d'ébranler la cause en prouvant que Jeanne n'a pas eu l'héroïcité des vertus que lui attribue son avocat. Ce travail, imprimé, fait suite au précédent, et l'avocat de la cause, reprenant une par une les difficultés, les objections qu'on lui a faites, se livre à une nouvelle démonstration, négative cette fois, de l'héroïcité des vertus.

Ces différents actes sont ensuite réunis en volume (un ou deux suivant leur importance), et on fixe le jour de la Congrégation antépréparatoire, c'est-à-dire celle qui servira de point de départ pour toutes les autres. Cette séance se tient dans les appartements du cardinal ponant de la cause, et tous les consultants des Rites y donnent leur vote motivé, indiquant les objections qu'à leur avis présentent les documents soumis.

On com rend que, pour un travail si considérable, le temps soit un grand élément de succès. Toutefois, on espère que dans le délai d'une année, la cause de Jeanne d'Arc aura heureusement franchi ce premier stade, le plus long et le plus important de ce procès ; le reste sera relativement aisé et on peut espérer de voir, dans six ou sept ans, Jeanne d'Arc sur les autels.

—L'Académie française vient d'ouvrir ses portes à M. Henri Lavedan. Il sera peut-être à propos, à cette occasion, de rappeler que le jeune académicien a écrit certaines œuvres "où la pornographie confine à la profanation, presque au sacrilège." (Pierre Vuillot.)

---

AUTRICHE.—Le télégraphe nous apportait ces jours-ci la dépêche suivante, qui signale l'un des faits les plus importants qui se passent actuellement en Europe :

Vienne, 28 décembre.—De nombreuses conversions au protestantisme ont eu lieu dans le nord de la Bohême ; d'après les rapports reçus, elles s'élevaient déjà au nombre de 80,000. Dans

(1) Et sa demande a été accordée.

un seul village, 500 personnes ont apostasié leur religion. Les apostats sont des Allemands, et leur apostasie est l'une des conséquences de la lutte entre Allemands et Slaves en Bohême.

Nous ne garantissons naturellement aucun des chiffres ci-haut donnés, mais d'autres renseignements nous permettent d'affirmer que, dans tout l'empire d'Autriche, l'on mène une active campagne dans le but de faire passer au protestantisme les populations de sang allemand. Le cri de guerre des initiateurs de ce mouvement, qui font des pieds et des mains pour profiter de la difficile situation créée par la question des langues, est celui-ci : " On ne peut à la fois être bon Allemand et catholique." Wolf, l'espèce de député-énergumène dont le nom est aujourd'hui connu du monde entier, grâce aux scènes scandaleuses dont cet individu a été le héros au Reichstag autrichien, s'écriait récemment, en parlant du clergé, dont il est mécontent : " Que les curés prennent garde ; nous autres vrais Allemands, nous ne tenons guère à la religion catholique, et nous sommes prêts à lui tourner le dos."

Il paraît d'ailleurs que tout le parti prussophile partage là-dessus les sentiments de Wolf, et M. Lueger, l'illustre maire de Vienne, disait récemment : " Les mêmes individus qui travailleraient sciemment et avec ardeur à l'effondrement de l'Autriche, ceux qui ne peuvent pas attendre la ruine de ce saint et vénérable empire, sont les mêmes qui portent leur main malhonnête sur notre Eglise, qui prêchent l'apostasie et s'en vont criant à notre peuple qu'on ne peut pas être catholique et allemand."

Il y a là une manifestation nouvelle de la tactique suivie par les sectes dans leur lutte contre les nations catholiques. Elles tentent à la fois de les faire écraser par les nations protestantes dans les luttes diplomatiques ou militaires, et de les affaiblir dans leur organisme même, en leur injectant le venin des erreurs protestantes ou rationalistes.

—Les Juifs ont appris à leurs dépens depuis quelques années qu'à Vienne, les chrétiens commencent à devenir un peu moins naïfs. Lueger leur a fait sauter des mains les clefs de l'hôtel de ville, et l'on a organisé partout une vigoureuse campagne contre leurs rapines et leur influence. L'Association des femmes chrétiennes, notamment, a pris une part active à cette campagne de salut, et cela, particulièrement, en *mettant à l'index* les maisons juives.

Cette association des femmes chrétiennes existe depuis quelques années seulement et a déjà rendu de grands services. Des orateurs éminents, le prince de Liechtenstein et M. Lueger, notamment, lui prodiguent leur travail. Cet automne, les trois

—sujets principaux qui ont occupé l'Association ont été la lutte contre le socialisme, la mise à l'index des magasins juifs et la lutte contre les prussophiles.

Quand les Canadiens-français se décideront-ils à suivre l'exemple de tous les peuples qui ne veulent pas mourir et à mettre le juif en quarantaine ?

On se résoudra à cela probablement, quand il sera trop tard, quand le juif nous tiendra bien enserré en ses pattes gluantes.

PORTUGAL.—M. d'Azambuja, de l'*Univers-Monde*, racontait, au commencement de décembre, un fait qui mérite d'être redit partout, tant il fait d'honneur à celui qui en fut le héros et aux catholiques du Portugal.

Nous citons :

Il existe à Lisbonne un journal catholique, intitulé le "Correio nacional." Ce journal a pour directeur le lieutenant-colonel José Fernando de Souza, écrivain distingué, âme chevaleresque, champion d'une foule de nobles et saintes choses que les Portugais, paraît-il, ne sont pas moins portés à oublier que les Français.

Or, l'autre jour, à la suite d'une polémique, certain vicomte de Ribeira Brava (remarquez ce nom heureux de Brava), se jugeant offensé par notre confrère, envoya des témoins provoquer celui-ci à un combat singulier. M. Souza refuse, alléguant les lois de l'Eglise. Le lendemain, le directeur du "Correio nacional" suit tranquillement son chemin dans la rue, lorsqu'un agresseur, armé d'un gourdin, surgit devant lui à l'improviste, et le frappe violemment à la tête, lui faisant une sérieuse blessure. Cet agresseur, est-il besoin de le dire ? n'était autre que le brave vicomte de Ribeira Brava.

Depuis lors, c'est-à-dire depuis une quinzaine de jours environ, il se passe dans ce petit royaume de Portugal une des manifestations les plus touchantes et les plus inédites auxquelles ait donné lieu la glorification de la morale chrétienne. Dans une belle lettre adressée à Mme de Souza, S. Em. le cardinal-patriarche de Lisbonne a dignement loué le courage du journaliste chrétien, courage qui, si le coup de l'agresseur eût eu seulement un peu plus de violence, aurait pu faire de lui un martyr. Tous les archevêques et évêques de Portugal, à la suite de leur chef, sont venus apporter à notre confrère le tribut imposant de leurs félicitations. Tout le haut clergé, les chapitres, les séminaires, l'Université de Coïmbre, de nombreuses notabilités, l'Association de la jeunesse catholique, ont envoyé des adresses où éclatent les plus magnifiques éloges. En un clin d'œil, notre ami est devenu l'homme le plus populaire de Portugal. Des listes de souscription, déjà couvertes de signatures; circulent en vue de lui offrir un objet d'art, en même temps que des milliers de prières s'élèvent au ciel pour le prompt rétablissement de sa santé.

" Qui osera rompre avec le préjugé ? dit M. Ranc. Qui osera, outragé gravement, accepter l'outrage et ne pas se battre ? "

M. José Fernando de Souza vient de répondre à cette question, comme on y a rarement répondu. Et notre confrère, jeune encore—nous avons eu le plaisir de le voir à Paris il y a quelques années—a été lieutenant-colonel dans l'armée portugaise. Ce n'était certes pas l'habitude des armes qui lui manquait.

ORIENT.—Sa Béatitude Mgr. Géraigiry, patriarche grec-melchite d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, avec résidence à Damas, est rentré au milieu de son peuple, aux acclamations des fidèles. L'occasion est donc bonne de parler des Grecs Melchites. Nous empruntons nos renseignements au récit d'une entrevue de M. A. Couderc, correspondant de l'*Univers-Monde*, avec le vénérable prélat. On y verra que Mgr. Géraigiry indique incidemment ce qu'il faut penser du mouvement de retour vers l'unité des schismatiques d'Orient :

—Quelle est, Monseigneur, la situation de nos amis les Melchites ?

—Excellente. Depuis que nous avons été reconnus comme nation, les progrès s'affirment. Nous sommes moins nombreux que nos frères séparés, mais nous avons la qualité. Il faut compter avec nous. Le patriarcat commande à seize évêques répartis dans tout l'Orient. Nous avons des écoles, nous faisons de notre mieux et en somme la situation est enviable. On me demande des réformes, les jeunes s'en mêlent : ici c'est un collège, là une cathédrale. Je suis homme à mettre la tête dans le mur, mais, patriarche, j'imiterai ce pape, dont j'ai su le nom, qui n'exécuta pas tous les projets qu'il vantait étant cardinal. Nos relations avec le sultan sont excellentes, les autorités françaises nous sont favorables ; à Damas, ma résidence patriarcale, votre consul est notre ami ; les bruits malveillants touchant nos rapports avec Rome sont tombés d'eux-mêmes devant l'accueil que nous a fait le Saint-Père. Vous le voyez, nous sommes dans d'excellentes conditions pour aller en avant.

—Espérez-vous l'union des Eglises, chère au Souverain Pontife ?

—Oui sans doute. Elle ne se fera pas en bloc, mais progressivement. Déjà des paroisses nous viennent tout entières et nous ne pouvons pas toujours les accueillir. Nous ne voulons pas acheter : nous attendons tout effet de la conviction. Le mouvement se traduit ordinairement par l'envoi d'une délégation qui nous demande un curé et un instituteur. Nous ne les avons pas toujours. Cependant nous gagnons et les protestants n'entament pas les melchites. Dites bien que nous avons espoir et que la bonne volonté ne manque pas.

CHINE.—Dans l'*Univers*, un missionnaire de Chine termine une étude sur la situation actuelle dans ce pays, par ces mots : "La vérité est que la Chine prise en masse restera hostile à toute influence religieuse venue du dehors, tant qu'une force étrangère n'aura pas brisé l'orgueil intolérant de ses lettrés."

2 janvier 1899.

**EN VENTE**  
**A LA LIBRAIRIE**  
 — DE —  
**P.V. AYOTTE**  
**TROIS-RIVIERES.**

---

<b>VIE de ST. JEAN-BAPTISTE—</b>	
Dédiée aux familles canadiennes, par M. le chanoine N. CARON, curé de Maskinongé, vol. grd. in-8 o de 244 pages.....	\$0.75
<b>DEUX VOYAGES DANS LE ST. MAURICE—</b>	
Par M. le chanoine N. CARON, vol. grd. in-8 o 322 pages.....	0.50
<b>HISTOIRE DU MONASTÈRE DES URSULINES DES TROIS-RIVIÈRES—2 vols. in-8.</b>	
	2.00
<b>VIE DE M. DE CALONNE—</b>	
Extrait du précédent, 1 vol. in-8,.....	0.25
<b>GARCIA MORENO—</b>	
Edition canadienne, vol. in-8, 740 pages.....	1.00
<b>CHOIX DE CANTIQUES ou le chrétien sanctifié par le chant des louanges du Seigneur. Reliure toile.....</b>	
	0.40
La douzaine.....	4.00
<b>RECUEIL DE CANTIQUES, suivi d'une méthode de plain chant, vol. in-18 de 500 pages, reliure toile.....</b>	
	0.25
La douzaine.....	2.40

Tous ces volumes seront envoyés franco sur réception du prix.

— Maison fondée en 1831. —

# P. V. AYOTTE

Libraire, Relieur, Imprimeur,

171 & 173, RUE NOTRE-DAME,  
TROIS-RIVIERES, Canada.

---

**Assortiment** complet de LIVRES CLASSIQUES,  
de LIVRES de PRIERES, etc., à des  
*prix très bas* ; FOURNITURES de CLASSE, LIVRES BLANCS,  
PAPETERIE, etc., etc.

**En Gros et en Détail.**

---

**Reliure** de tout genre promptement faite et à **BON**  
**MARCHE.**  
MANUFACTURE DE BOITES DE CARTON.

---

**Impression** de LIVRES,  
PAMPHLETS, FACTUMS,  
CIRCULAIRES, AFFICHES  
CARTES D'AFFAIRES,  
CARTES DE VISITE,  
EN-TETES DE COMPTES,  
EN-TETES DE LETTRES, ETC., ETC.

---

**EDITEUR** du

**MOUVEMENT CATHOLIQUE**

ET DU

**TRIFLUVIEN**